

ser tous les autres esclaves à se révolter ; nous refusâmes, car nous étions trop faibles contre les Arabes nos maîtres. Cet esclave voulut faire à lui seul ce qu'il voulait voir faire par nous tous : il s'arma d'un énorme bâton et vint nous dire qu'il allait tuer les maîtres arabes qui nous faisait tant souffrir. Alors plusieurs esclaves de dix-huit à vingt ans se joignirent à lui. Ils prirent chacun un énorme bâton et vinrent au camp.

Près de la tente du chef arabe se trouvaient deux gardiens endormis. Le Nègre, auteur de la révolte, frappa l'un des gardiens d'un coup de son bâton, et les autres Nègres se ruèrent sur le second. Mais le bruit des coups et les cris des victimes réveillèrent tout le camp. En un instant, les Arabes étaient sur pied et voyaient qu'ils étaient dans une mauvaise situation et qu'ils devaient user de moyens énergiques pour ramener la paix. Le Nègre de vingt-cinq ans, homme robuste et taillé d'une manière colossale, s'acharnait toujours sur le gardien qu'il avait frappé ; il était transporté de rage et de furie, ses yeux étaient rouges de sang, et son front couvert de sueur, il déchirait sa victime..... lorsque les Arabes virent immédiatement garrotter les révoltés et les mettre hors d'état de se défendre. Alors commença ce drame épouvantable dont on ne peut se faire une idée : les Arabes voulurent montrer aux autres Nègres ce que coûte une révolte, et voici ce que mes yeux ont vu, et ce que ma bouche ose à peine raconter.

Le Nègre qui avait poussé ses compagnons à la révolte arriva devant le chef de la caravane, les mains liées derrière le dos ; la mort l'attendait..... un Arabe en effet lui porta un coup de poignard en pleine poitrine, l'esclave tomba, baigné dans son sang. Alors on représenta aux autres Nègres que la révolte est punie ainsi par la mort. Ce n'était pas tout : les autres esclaves qui s'étaient révoltés aussi et qui avaient tué le second gardien, subirent leur peine. Ils avaient un faillon en forme de croix qui devait les faire horriblement souffrir :

on leur passa le bout pointu dans la bouche ; il s'applique sur la langue, ce qui les empêche de la doubler et par conséquent de parler. J'ai vu de près mes malheureux compagnons, ils avaient presque tous les yeux hors de la tête. Quelques uns étaient baillonnés et liés, les genoux repliés jusqu'au menton, les bras attachés au bas des jambes. C'était un spectacle horrible de voir l'animation, les gestes, les contorsions de tous ces Nègres.

On les traîna un par un devant le chef, et en notre présence, pour nous effrayer. Ils s'avançaient, tristes, sans proférer une parole ni pousser un cri ; plusieurs avaient deux larmes qui perlaient sur leurs joues. Au signal donné, les têtes tombaient, le sang coulait de toutes parts, l'Arabe qui faisait l'office de bourreau en était couvert, et les malheureux qui attendaient leur tour derrière l'exécuteur, étaient comme teints en rouge. Il y en eut qui furent attachés à un arbre ou à un poteau, condamnés à mourir de faim ou à être dévorés par des bêtes féroces ; c'était un étalage public de cadavres : on les plaçait dans toutes sortes de positions, et ils étaient exposés jusqu'à ce qu'ils fussent tombés en pourriture. Leurs têtes étaient placées au haut des piques des Arabes, et on nous les montrait pour nous effrayer et nous faire obéir. Le sang de mes compagnons massacrés était recueilli dans desalebasses pour en arroser la tombe des deux Arabes.

Après cette exécution épouvantable, la caravane se remit en route. On nous exposa en vente, comme je vois en France les animaux traînés sur les marchés.

Un Arabe étranger me prit par la main, me fit lever et marcher ; il examina mes bras et mes jambes, m'ouvrit la bouche, regarda mes dents, et après quelques instants de réflexion, il m'acheta. C'était la cinquième fois que j'étais vendu, j'avais environ dix ans. Je quittai les maîtres Arabes qui m'avaient tant fait souffrir, et j'entrai dans une autre caravane, à Aïn-Salah. J'étais trop petit pour pouvoir travailler, c'est